

LETTRES A DIVERS

1836-1851

A mademoiselle Louise Bertin, aux Roches.

Mont-Saint-Michel, 27 juin 1836.

Je vous écris, Mademoiselle, du Mont-Saint-Michel qui est vraiment le plus beau lieu du monde, après Bièvre, bien entendu. Les Roches sont belles et elles sont bonnes; immense avantage qu'elles ont sur ce sinistre amas de cachots, de tours et de rochers qu'on appelle le Mont-Saint-Michel. Il serait difficile d'écrire d'un lieu plus terrible à un lieu plus charmant que d'où je suis où vous êtes. En ce moment, je suis bloqué par la mer qui entoure le mont. En hiver, avec les ouragans, les tempêtes et les naufrages, ce doit être horrible. Du reste, c'est admirable.

Un lieu bien étrange que ce Mont-Saint-Michel! Autour de nous, partout à perte de vue, l'espace infini, l'horizon bleu de la mer, l'horizon vert de la terre, les nuages, l'air, la liberté, les oiseaux envolés à toutes ailes, les vaisseaux à toutes voiles; et puis, tout à coup, là, dans une crête de vieux mur, au-dessus de nos têtes, à travers une fenêtre grillée, la pâle figure d'un prisonnier.

Jamais je n'ai senti plus vivement qu'ici les cruelles antithèses que l'homme fait quelquefois avec la nature.

Vous, Mademoiselle, vous n'avez pas de ces tristes pensées. Vous êtes heureuse là-bas, heureuse avec votre excellent père, votre bonne famille, heureuse

avec votre beau vallon à votre fenêtre, heureuse avec votre beau succès devant les yeux.

Je serai à Paris du 10 au 15 juillet et tout à vous, et tout à *Notre-Dame** dont je vois, de ma croisée d'auberge, une mauvaise statue de plâtre juchée dans une charmante niche à trèfles du quizième siècle.

A Ulrich Guttinguer.

Fourqueux, 15 août [1836].

Il ne faut pourtant pas que l'envie de vous aller voir m'empêche de vous répondre, mon cher et bon ami. J'irai vous chercher un de ces jours. Mais, en attendant, je veux vous dire que votre lettre m'a fait grand plaisir et grand bien. C'est une si bonne chose, et si rare, qu'un ancien et constant ami, — et quand cet ami est vous!...

Il y a bien longtemps que nous ne vous avons vu, mais vous n'avez jamais été absent de nos causeries, de nos pensées, de nos affections. Aujourd'hui je vous retrouve dans votre gracieuse lettre tel que vous avez toujours été, tel que vous serez toujours, bon et charmant poète.

* *La Esmeralda*, dont M^{lle} Bertin écrivait la musique.

J'ai su tous vos chagrins avec votre pauvre enfant malade. J'ai compris, je dirais presque j'ai senti, tout ce que vous avez souffert.

J'irai vous voir. Je vous traînerai ici, où vous trouverez toute une famille, grandie par un bout et vieillie par l'autre, qui vous aime bien.

A Louis de Maynard, à la Martinique.

Du 21 mai 1837.

... Nous vous attendons toujours. Votre lettre si bonne et si charmante promettait votre prochain retour, nous nous en sommes tous fait une fête, et vous ne venez pas!

Nous aurions pourtant bien besoin de vous ici : nous aurions besoin de vous pour nous, parce que nous vous aimons et que, quant à moi, votre amitié généreuse et loyale était une des réelles joies de ma vie; nous aurions ensuite besoin de vous pour vous-même, parce qu'ici vous nous feriez, j'en suis sûr, un beau livre. Nous aurions besoin de vous pour les idées que vous feriez avancer, pour l'art qui a si peu d'hommes comme vous; parce qu'une figure noble et sincère comme la vôtre, droite et debout au milieu de tant de regards inclinés et obliques, repose l'œil et console le cœur.

Au moins, que faites-vous là-bas? Dédommagez-nous donc par quelque belle œuvre, votre fruit nécessaire. A défaut du grand spectacle des hommes que vous aviez ici, vous avez le grand spectacle de la nature; à défaut de la lutte des idées, vous avez la calme harmonie des choses; si vous avez moins du siècle, vous avez plus du soleil. Moi, je continue ici ma besogne, eau fort troublée, comme vous savez, par les pierres qu'on y jette; je travaille, j'étudie; j'ai trois pièces prêtes à être écrites; vous en verrez une quelqu'un de ces jours; et puis, ça et là, je fais des vers.

Nos choses politiques sont toujours médiocres et basses, vous vous souvenez; cela n'est pas devenu plus grand depuis que vous nous avez quittés. De petits hommes travaillant autour d'une petite idée; peu de chose s'agitant autour de rien.

Somme toute, il y a des heures où je vous envie, vous poète exilé sous le soleil, exil qu'Ovide eût aimé, dans cette belle Martinique que vous avez si admirablement peinte.

Je vous embrasse en frère.

A un ouvrier poète.

Paris, 3 octobre 1837.

... Soyez fier de votre titre d'ouvrier. Nous sommes tous des ouvriers, y compris Dieu, et chez vous la pensée travaille encore plus que la main.

La généreuse classe à laquelle vous appartenez a de grandes destinées, mais il faut qu'elle laisse mûrir le fruit. Que cette classe, si noble et si utile, évite ce qui diminue et cherche ce qui agrandit; qu'elle cherche les motifs d'aimer plutôt que les prétextes de haïr; qu'elle apprenne à respecter la femme et l'enfant; qu'elle lise et qu'elle étudie aux heures de loisir; qu'elle développe son intelligence, elle amènera son avènement. Je l'ai dit quelque part : *Le jour où le peuple sera intelligent, alors il sera souverain*. En d'autres termes, c'est la civilisation qui est le fait souverain. Tantôt elle règne par un seul, comme les papes ont régné; tantôt par plusieurs, comme les sénats ont régné; tantôt par tous, comme le peuple régnera.

Patience donc. Comprenons ce qui est, pour être dignes d'être un jour. Que le peuple travaille, nous travaillons tous. Qu'il nous aime, nous l'aimons. Qu'il ne secoue pas la jeune plante à peine ensemencée, s'il veut avoir un jour de l'ombre et des fruits.

Je suis sûr que toutes ces idées sont les vôtres. Faites-les pénétrer dans le peuple dont vous êtes, par l'intelligence, un des chefs naturels. Au lieu de vous remercier simplement de vos excellents vers si flatteurs pour moi, je me suis laissé aller à cette causerie sérieuse. Vous la prendrez, je pense, comme je vous l'offre, pour une marque d'estime et de sympathie.

A Victor Pavie.

28 novembre 1837.

Vous avez bien raison de penser toujours un peu à vos amis de la place Royale. Vous êtes aimé ici, aimé, entendez-vous, et du fond du cœur. Vous savez, mon cher Pavie, que les amitiés sont une religion pour moi.

Et puis, quel ami est meilleur que vous? Nous disons cela bien souvent, les soirs d'hiver, ma femme et moi, en songeant à tant de faux visages qui nous

ont trahis. C'est une bonne et noble chose qu'un ami comme vous!

Je suis ici dans les ennuis, dans les procès*, dans les avocats, dans les tracas de tout genre. Les journaux vous disent un peu tout cela. Ce qu'ils ne vous disent pas, c'est que ma pensée est bien souvent près de vous à travers tout le tourbillon.

David vous a donné mon buste. J'en félicite mon buste : il va assister désormais à vos causeries d'intimité et de famille ; je l'envie.

Au milieu de ce tumulte dont mes ennemis remplissent ma vie, je me suis muré un petit sanctuaire où je regarde sans cesse ; c'est là que sont ma femme et mes enfants, le côté doux et heureux de ma destinée.

Venez donc nous voir cet hiver. Venez avec Théodore, venez avec votre excellent père. Je ne dis pas : venez avec votre femme, car il me semble que quand c'est à vous que je parle, *venez* dit tout.

A M. Anténor Joly,
directeur du théâtre de la Renaissance**.

19 janvier 1838.

J'ai vu hier soir Dumas, mon cher Anténor. Il était très *monté*. Je vous expliquerai pourquoi et comment. Je l'ai rassuré pleinement, je lui ai dit ce que je vous ai dit tant de fois à vous-même : que nous serions à votre théâtre, tous les deux, sur le pied d'une entière égalité ; que je supporterais fort bien des préférences pour lui, mais que je n'en voulais pas pour moi ; enfin, que je le considérais, ce qui est vrai, comme indispensable au bon établissement de ce théâtre ouvert à tous et pour tous. Tout cela qui est, comme vous savez, ma vraie et loyale pensée, a dissipé le nuage qui était fort gros et fort noir dans son esprit. Voyez-le ; il vous croit froid pour lui. Parlez-lui comme je l'ai fait.

J'ai vu aussi M^{lle} Ida, qui avait également besoin d'être rassurée. Je lui ai dit que je ne doutais point de vos intentions à son égard. Je vous contera la chose en détail, quand je vous verrai.

Je crois avoir bien fait en tout et que vous m'approuverez. Vous savez que je regarde le concours de Dumas comme absolument nécessaire, et une rupture

* Procès avec la Comédie française.

** Le théâtre de la Renaissance, dont le privilège avait été donné à M. Anténor Joly, ouvrit en novembre 1838, avec *Ruy Blas*. *L'Alchimiste*, d'Alexandre Dumas, suivit immédiatement.

était imminente. Je vous expliquerai tout la première fois. Il y a aussi bien des petites choses que je vous dirai, car vos intérêts me sont aussi chers que les miens propres.

Je vous serre la main et suis tout vôtre du fond du cœur.

A Lamartine.

14 mai 1838.

Vous avez fait un grand poème, mon ami. *La Chute d'un ange* est une de vos plus majestueuses créations. Quel sera donc l'édifice si ce ne sont là que les bas-reliefs ! Jamais le souffle de la nature n'a plus profondément pénétré et n'a plus largement remué, de la base à la cime et jusque dans les moindres rameaux, une œuvre d'art.

Je vous remercie des belles heures que je viens de passer tête-à-tête avec votre génie. Il me semble que j'ai une oreille faite pour votre voix. Aussi je ne vous admire pas seulement du fond de l'âme, mais du fond du cœur ; car, lorsqu'on chante comme vous savez chanter, produire c'est charmer, et, lorsqu'on écoute comme je sais écouter, admirer c'est aimer.

A vous donc, *ex imo pectore*.

A M. Vedel, directeur de la Comédie française.

Montmirail, 20 août 1838.

Monsieur,

Aux termes du jugement intervenu entre la Comédie française et moi et confirmé par arrêt, la Comédie française devait représenter *Angelo* un nombre de fois déterminé, du 20 novembre 1837 au 20 avril 1838, à peine de cent cinquante francs de dommages-intérêts par jour de retard. Aujourd'hui 20 août, ce nombre de représentations n'a pas encore été complété, et il résulte de là que la Comédie française serait en ce moment ma débitrice de la somme de *dic-huit mille francs*. Mais, monsieur, je ne vois aucune raison pour

rien changer aux déterminations qui m'ont déjà porté à remettre à la Comédie la somme de *deux mille quatre cents francs* qu'elle me devait pour retards à la représentation de *Marion de Lorme*. Je suis même enchanté d'avoir encore cette occasion de reconnaître personnellement la bonne grâce et le bon goût dont vous m'avez donné plus d'un témoignage dans mes récentes relations avec vous. J'ajoute que je suis heureux de pouvoir adresser aussi ce remerciement à ceux de messieurs les Comédiens français qui m'ont secondé avec tant de zèle et de talent. Veuillez donc, monsieur le directeur, annoncer à la Comédie que je lui fais remise pleine et entière de la somme de dix-huit mille francs qu'elle me devrait en ce moment.

Recevez, monsieur, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée.

VICTOR HUGO.

A M. Etcheverry, au journal les Écoles.

27 février 1839.

... Je lis avec un vif intérêt votre *Gazette des Écoles*. Il y a dans ce journal, comme dans tout ce qui vient de la jeunesse, quelque chose de noble et d'honnête qui fait épanouir le cœur.

Courage, messieurs, courage! vous êtes de la génération qui a l'avenir. Vous ferez de grandes choses. En politique, vous achèverez les ébauches; en littérature, vous continuerez l'œuvre. Depuis longtemps, dans tout ce que j'écris, j'appelle à grands cris le jour où l'on substituera les questions sociales aux questions politiques, le jour où, entre le parti de la Restauration et le parti de la Révolution, le parti de la civilisation surgira. Ce jour-là, ce sera votre jour; ce parti-là, ce sera vous.

Quoi qu'on en dise, l'époque où nous vivons est une belle époque. L'art et la pensée n'ont en aucun temps monté plus haut. Il y a partout de grands commencements de tout. Félicitez-vous, car vous aurez plus d'une sainte tâche à remplir. Pour moi, je vois sans anxiété les innombrables questions qui s'agitent de toutes parts; car je pressens l'esprit des nouvelles générations, et je sais que vous arrivez les mains pleines de solutions.

A Madame Victor Hugo, à Villequier.

Paris, mardi 27 août 1839.

J'ai fini mon troisième acte*, chère amie. Il est presque aussi long que le premier, ce qui fait que ma pièce a déjà la longueur d'une pièce ordinaire.

Je suis tellement souffrant et la solitude de la maison m'est si insupportable que je vais partir. Je ferai mon dernier acte à mon retour. Il n'y perdra pas, car je suis épuisé de fatigue, et, si j'allais plus loin maintenant, je crois que je tomberais malade. Quand je reviendrai, je serai refait et en huit jours j'aurai fini. Ainsi tout est pour le mieux.

J'espère que vous avez fait un bon et charmant voyage et je vous vois d'ici maintenant installés chez mon excellent ami Vacquerie.

Repose-toi bien, mon Adèle, amuse-toi, et dis à tous mes petits bien-aimés de bien s'amuser et d'être bien heureux: Je pense à vous tous constamment et je recommande votre joie au bon Dieu.

J'espère aussi que Charles et Toto travailleront bien en conscience, comme il convient à des têtes couronnées.

Embrasse ma Didine bien-aimée, ma bonne petite Dédé, mon cher petit Toto, mon cher gros Charlot, et embrasse-toi toi-même de ma part, bien tendrement. Je t'aime.

Ton Victor.

A l'acteur Provost**

2 novembre 1839.

Je ne sais, mon cher monsieur Provost, si c'est de ma faute, mais le public évidemment ne comprend pas que pour un bouffon la métaphore risquée est de droit et que le propre d'un fou de cour, c'est de dire ça et là des choses étranges et folles par l'expression, vraies et sages par la pensée. « La mort... ce caporal des rois », choqué ledit public, ce dont je me soucierais fort peu s'il n'en résultait pas du trouble dans un en-

* Il s'agit du drame *les Jumeaux*, qui ne fut jamais terminé.

** Il jouait le rôle de L'Angély dans une reprise de *Marion de Lorme*.

droit sérieux et important. Je crois donc utile d'y renoncer. On perdrait d'ailleurs peu de chose, je le pense, en passant de l'expression triviale et philosophique à l'expression poétique et figurée, et en disant, au lieu de « la Mort, ce caporal des rois », etc.,

Pâle centurion, la Mort met en leur lieu, etc.

Jugez-en vous-même. Faites d'ailleurs pour le mieux. Au bout du compte, cela m'est égal. Ce qui ne m'est pas indifférent, c'est le talent que vous déployez dans ce rôle, et je saisis avec plaisir cette occasion de vous en remercier et de vous en féliciter encore une fois.

A Jules Lacroix*.

14 avril 1840.

Vous avez cent fois raison, cher poète : faites un tissu homogène. Dans la langue française, il y a un abîme entre la prose et les vers ; en anglais, c'est à peine s'il y a une différence. C'est un magnifique privilège des grandes langues littéraires, du grec, du latin et du français, d'avoir une *prose*. Ce privilège, l'anglais ne l'a pas. Il n'y a pas de prose en anglais. Le génie des deux langues est donc profondément distinct dans cette question. Ce que Shakespeare a pu faire en anglais, il ne l'aurait certes pas fait en français. Suivez donc votre excellent instinct de poète, faites en français ce qu'eût fait Shakespeare, ce qu'ont fait Corneille et Molière. Écrivez des pièces homogènes. Voilà mon avis.

Et puis, je vous aime de tout mon cœur.

A l'Inconnu (Eugène Pelletan**).

6 Juillet 1840.

Je sais bien qui vous êtes, Monsieur, et je vais vous le dire : vous êtes un homme d'imagination, qui êtes un homme de bon sens ; un homme d'esprit qui êtes un homme de cœur ; un homme de pensée qui

* Jules Lacroix avait demandé à Victor Hugo s'il convenait mieux de traduire Shakespeare entièrement en vers alexandrins ou de mêler, comme dans le texte anglais, la prose et les vers.

** Eugène Pelletan avait publié, en signant « l'Inconnu », un article sur les *Rayons et les Ombres*, dans la *Presse* du 4 juillet 1840.

êtes un homme de style. Vous êtes un noble caractère et un beau talent. Comme tous les *réfléchisseurs* éminents, vous avez deux grands côtés : par un de ces côtés, vous êtes philosophe ; par l'autre, vous êtes poète. Vous voyez bien, monsieur, que je vous connais. Je ne sais pas votre nom, cela est vrai ; mais je vois clair dans votre intelligence, et j'en suis heureux. Quant à votre nom, il est ou il sera célèbre. Lorsqu'une grande pensée se fait feuilleton et se promène dans la foule, on reconnaît bien vite la Vénus déguisée. *Vera incessu patuit Dea*.

Tôt ou tard, Monsieur, vous sortirez de ce nuage que vous faites si lumineux. J'en serai personnellement charmé. Au lieu de vous remercier par une froide lettre, je pourrai vous serrer la main, et l'on dit tant de choses dans un serrement de main.

A madame Victor Hugo, à Saint-Prix.

Paris, 31 juillet 1840.

Je t'envoie bien vite, chère amie, une bien bonne nouvelle. Charles a le premier prix de thème au concours général. Ce matin, M. Jauffret est allé le lui annoncer en pleine classe au collège. Quand il a prononcé le nom de Charles, toute la classe a éclaté, il y a eu trois salves d'applaudissements. Le pauvre enfant est bien heureux. Je l'ai vu deux fois aujourd'hui, ainsi que M. Poirson* et M. Jauffret. Tu vas être bien heureuse aussi, n'est-ce pas ? Embrasse pour moi nos chères petites filles. Je t'aime bien, mon Adèle.

Voici la lettre que j'ai reçue de M. Poirson :

Je veux vous serrer la main aujourd'hui, monsieur, et me trouver un moment proche de ce cœur de père bondissant de joie et d'orgueil. Il y a dans votre vie bien des instants de plus de gloire, de plus d'enivrement : y en a-t-il eu un seul de plus de bonheur ?

A. POIRSON.

A M. Émile Deschanel,
élève à l'École Normale.

Saint-Prix-la-Tegrasse, 27 août 1840.

Je suis à la campagne, Monsieur, dans les jeunes

* Proviseur du collège Charlemagne.

pousses, dans les jeunes plantes, dans les jeunes verdure; vous êtes au cloître, vous, dans les vieux livres, dans les vieux philosophes, dans les vieux penseurs; nous sommes dans la poésie tous les deux: moi, je lis Virgile à travers la nature; vous, vous rêvez à nature à travers Virgile. Ne nous plaignons pas,

quand le ciel est bleu, et quand les livres sont ouverts.

Vos vers sont doux, graves et charmants. Ils viennent de votre âme et n'en sont que le rayonnement mystérieux. Un peu de lumière intérieure qui s'échappe au dehors par les fêlures du cœur, voilà en effet la poésie des vrais poètes.

VOYAGE DU RHIN — 1840

A madame Victor Hugo, à Saint-Prix.

Paris, 29 août, midi.

Je vais partir dans un instant, chère Adèle, et je t'écris comme je te l'ai promis. Je suis triste. Je t'aime bien, ma chérie, et dans ce moment-ci je voudrais que tu pusses voir avec quelle tendresse je pense à vous tous, mes bien-aimés.

Je m'en vais par Soissons, comme l'an dernier. Je remarque qu'on trouve toujours plus facilement des places pour le Nord que pour le Midi.

Dis à mon Charles et à mon Toto que je serai bien content d'eux s'ils travaillent bien.

Je t'écrirai de ma prochaine étape. Je vous embrasse tous bien tendrement, ma Didine, ma Dédé, mes chers petits lauréats, tous, et je serre la main de ton bon père.

Aime-moi, mon Adèle, et pense un peu à moi.

Namur, 2 septembre 1840.

Chère amie, je suis à Namur et je t'envoie les premières pages du Journal de mon voyage. Je te l'enverrai désormais sous cette forme, car de cette façon je pourrai faire dans mes lettres la séparation que tu désires entre ce qui est le *voyage* et ce qui est *nous*. Ce sera donc un pur et simple Journal* auquel je joindrai

Ce Journal devait former, et forma, l'ouvrage *le Rhin*.

toujours une lettre pour toi. Je vais partir pour Liège et de là pour Cologne.

Je songe à vous tous bien tendrement, à toi, mon Adèle. J'espère que vous allez tous bien à Saint-Prix et que ton bon père se trouve toujours à merveille de ce bon air et de cette belle campagne.

Je recommande à mes chers enfants ainsi qu'à toi de m'écrire de bien bonnes et bien longues lettres. J'en ai besoin plus que jamais en voyage. La nature est charmante, mais la famille l'est plus encore.

Ne laisse lire ces feuilles de mon Journal à personne qu'à la famille. Je serai charmé qu'elles t'amusement et t'intéressent un peu, ainsi que ton père. Si par hasard il y a quelqu'un d'étranger à Saint-Prix, même un ami intime, je te recommande bien de ne pas laisser lire le Journal. Je t'en ai dit autrefois les inconvénients. Adieu, chère amie, je vous embrasse tous cent fois, mes bien-aimés, et je ne pense qu'à vous.

Aix-la-Chapelle, 5 septembre 1840.

Je pense, chère amie, que tu as dû recevoir hier les douze premières pages de mon Journal. Je t'en envoie aujourd'hui la suite, en désirant beaucoup que cela vous intéresse tous un peu. Je suis à Aix-la-Chapelle et je pars demain pour Cologne. De là, je compte remonter le Rhin le plus haut possible. Dans deux ou trois jours je t'enverrai mon trajet de Liège à Aix-la-Chapelle. Dis à ma Didine de me suivre sur la carte. J'espère que j'aurai de vos bonnes nouvelles à tous à Mayence, j'en ai déjà bien besoin. Il me semble qu'il y a un siècle que je vous ai quittés et je me rappelle